FICHE PÉDAGOGIQUE DU PROFESSEUR

NIVEAU
COLLÈGE
(classes de 4ème / 3ème)

TITRE : Jules Vallès : un écrivain journaliste engagé dans la Commune de Paris

Le journaliste et écrivain Jules Vallès a joué un rôle actif dans la Commune de Paris.
Cette fiche propose des pistes d'étude d'un extrait de L'Insurgé, *dernier roman de Vallès, pour comprendre la nature de son engagement.*

OBJETS D'ÉTUDE : la presse / l'engagement / l'autobiographie / la Commune de Paris

DISCIPLINES CONCERNÉES : Français / Histoire / Enseignement moral et civique

PRÉREQUIS : Quelques éléments de contextualisation sur la **Commune de Paris**
Quelques éléments biographiques sur **Jules Vallès**

SUPPORTS : Document : une du *Cri du Peuple* du 28 mars 1871
Version numérique disponible sur le catalogue Gallica :
Le Cri du peuple : journal politique quotidien | 1871-03-28 | Gallica (bnf.fr)

Texte : extrait de *L'Insurgé*, de Jules Vallès, chapitre 26 (1886)

ENJEUX DE LA LECTURE : Comprendre la dimension autobiographique du texte et le rôle de l'écrivain engagé selon Jules Vallès.

PISTES DE RÉFLEXION : On invitera les élèves à s'intéresser en particulier :

- **aux liens entre la une du Cri du Peuple et l'extrait de *L'Insurgé* :** un auteur (Jules Vallès), un texte cité (l'éditorial du 28 mars), un thème (la presse). La citation par Vallès du « vrai » journal du Cri du peuple et de son éditorial, dans un texte de fiction où celui-ci se trouve attribué à un certain Jacques Vingtras, est surprenante. Certains élèves noteront la similitude des initiales. Ces observations permettent de définir le roman autobiographique : dans cet extrait qui raconte un moment de bonheur très intense, la limite entre l'autobiographie et la fiction est particulièrement mince.

- **à l'identité et à la situation du personnage principal dans l'extrait de *L'Insurgé* (Qui ? Où ? Quand ? Quoi ?) :** Jacques Vingtras est le rédacteur en chef du Cri du peuple. La situation est comique car le personnage achète son propre journal et fait mine de découvrir un texte qu'il a lui-même écrit. C'est pourquoi le marchand de journaux rit. La scène se passe dans la rue, au milieu d'une foule nombreuse (« sur cette place », « le marchand n'y peut suffire », « cette multitude ») : on s'arrache les dernières nouvelles. L'éditorial qui est en première page suscite l'enthousiasme des lecteurs, et Jacques Vingtras entend leurs louanges (« il a tout de même le fil, ce sacré Vingtras ! », « est-ce tapé ! là, voyons ? »).

- **au contexte historique :** la familiarité des expressions employées donne un indice sur l'identité de la foule qui entoure Jacques Vingtras. Ce sont les ouvriers, les artisans, les petits commerçants qui composent le plus gros contingent des insurgés. Vingtras est journaliste, c'est un écrivain et un homme instruit, mais il est très populaire en raison de sa proximité avec le peuple, dans ses opinions politiques comme dans sa vie. Au cours de l'insurrection, il a joué un rôle de premier plan et de nombreux portraits et caricatures de lui ont circulé dans la presse : il est sans doute largement reconnu dans cette foule. Après avoir fourni aux élèves

© France Mémoire 2021

ces éléments de contextualisation, on pourra inviter les élèves à repérer dans l'éditorial les indices qui y font référence (« canons », « révolution », « 18 mars », « clairons », « tambours », « barricade ») et à la victoire des insurgés (« flambées d'espoir », « armée victorieuse des républicains », « nous sommes payés de vingt ans de défaites », « le 18 mars te l'a sauvé belle » ; et pour aller plus loin : champs lexicaux très positivement connotés de la nature et de la lumière dans les cinq premières lignes).

- **aux sentiments exprimés :** la modalité exclamative et le lexique expriment les sentiments de joie intense et d'espoir qui dominent chez les révolutionnaires au lendemain de la victoire. À cette joie collective, s'ajoute chez Jacques Vingtras la fierté personnelle qu'il ressent devant le succès remporté par son éditorial. Il ressent ainsi une « ivresse profonde » ; les « bourrades » de ceux qui prennent son attitude modeste pour un manque d'enthousiasme lui « rapiècent le cœur » ; cette fierté « emplit et gonfle [sa] poitrine » : Jacques Vingtras est euphorique, au comble du bonheur. Il est fier d'avoir écrit une belle page, mais surtout d'avoir su exprimer « l'âme même de la foule ».

Conclusion : Dans ce passage très largement autobiographique, Jules Vallès raconte un moment particulièrement heureux de sa vie, marqué par un double succès : succès collectif de l'insurrection du 18 mars 1871 ; succès personnel de l'écrivain et du journaliste engagé. Jules Vallès s'y met lui-même en scène à un moment où il réalise pleinement le projet inscrit dans le titre-même de son journal : être Le Cri du peuple. Pour Jules Vallès, la place de l'écrivain engagé est dans la rue ; c'est lorsqu'il se fait le porte-parole et l'interprète du peuple qu'il réalise pleinement sa vocation.

© France Mémoire 2021

1re Année. — N° 27. Le Numéro : PARIS, 5 centimes; DÉPARTEMENTS, 10 centimes Mardi, 28 mars 1871.

RÉDACTION
9, rue d'Aboukir, 9
—
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
—
ABONNEMENTS
DÉPARTEMENTS
1 mois . . . . 3 fr.
3 mois 8
—
Adresser toutes demandes et mandats au Directeur-gérant.

LE CRI DU PEUPLE

Journal politique quotidien

ADMINISTRATION
9, rue d'Aboukir 9
—
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
—
ABONNEMENTS POUR PARIS
1 mois . . . 2 fr.
3 mois . . . 6
—
S'adresser pour les Abonnements, 9, rue d'Aboukir

BUREAUX DE VENTE
9 rue d'Aboukir, et 13, rue du Croissant

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Rédacteur en chef : **JULES VALLÈS**

BUREAUX DE VENTE
9, rue d'Aboukir, et 13 rue du Croissant

LE 26 MARS

Quelle journée!

Ce soleil tiède et clair qui dore la gueule des canons, cette odeur de bouquets, le frisson des drapeaux ! le murmure de cette Révolution qui passe tranquille et belle comme une rivière bleue, ces tressaillements, ces lueurs, ces fanfares de cuivre, ces reflets de bronze, ces flambées d'espoirs, ce parfum d'honneur, il y a là de quoi griser d'orgueil et de joie l'armée victorieuse des Républicains !

O grand Paris !

Lâches que nous étions, nous parlions déjà de te quitter et de nous éloigner de tes faubourgs qu'on croyait morts !

Pardon, patrie de l'honneur, cité du salut, bivac de la Révolution !

Quoi qu'il arrive, dussions-nous être de nouveau vaincus et mourir demain, notre génération est consolée ! — Nous sommes payés de vingt ans de défaite et d'angoisses.

Clairons, sonnez dans le vent, tambours, battez au champs !

Embrasse-moi, camarade, qui as, comme moi, les cheveux gris ! Et toi, marmot, qui joues aux billes derrière la barricades, viens que je t'embrasse aussi !

Le 18 mars te l'a sauvé belle, gamin ! Tu pouvais, comme nous, grandir dans le brouillard, patauger dans la boue, rouler dans le sang, crever de faim et crever de honte, avoir l'indicible douleur des déshonorés !

C'est fini !

Nous avons saigné et pleuré pour toi. Tu recueilleras notre héritage. Fils des désespérés, tu seras un homme libre.

JULES VALLÈS.

MAIRES ET ADJOINTS

Depuis vingt ans nous avons vu bien des travestissements politiques, bien des intrigues misérables, bien des défections honteuses ou grotesques, de ces choses qui se seraient appelées des « darimonades », si après l'aventure du proudhonien si piteusement renégat, d'autres n'avaient suivi son exemple et trahi tout à la fois leurs amis de jadis, leur propre réputation, la confiance du public, le parti ou le régime auquel ils avaient demandé la satisfaction de leurs ambitions mesquines ou de leur vanité pédante, et jusqu'à la patrie elle-même.

Le défilé n'est pas fini.

Après la mascarade impériale, nous avons vu la mascarade républicaine; après les valets de la dynastie, nous avons les compères de la réaction. Quels compères !

C'est en ce moment de fièvre, d'efflorescence et de fête révolutionnaire, quand Paris, avec ses baïonnettes et ses canons pacifiques étincelants au soleil, avec ses bulletins de vote déposés d'une façon si souveraine et si tranquille dans l'urne qui contient nos destinées, écrit une des pages les plus belles, les plus éclatantes, les plus rayonnantes de l'histoire, que des hommes dont le rôle pouvait être si grand et si digne au milieu de tant de grandeurs, passent leur temps à intriguer à Versailles ou à Paris; à ruser avec une Assemblée caduque, folle de rage et de peur, et avec le peuple serein, terrible et fort; humbles, inclinés et soumis, parfois suppliants, comme des roturiers et des larbins, au Grand-Théâtre de la ville royale; jurant devant les complices de tous les coups d'Etats, de toutes les usurpations, qu'ils ne pactisent pas avec l'émeute; prenant des airs de maîtres et de dictateurs dans la rue de la Banque, sous le commandement d'un amiral sans escadre, sous la protection d'un peuple magnanime qu'ils insultent et calomnient; n'osant se compromettre ni avec le pouvoir qui s'affaisse, ni avec l'insurrection qui monte, et ne songeant, dans le trouble de cette tourmente, qui emporte le vaisseau de Paris avec le pavillon révolutionnaire hissé à son mât, qu'à repêcher avec leur écharpe et leurs placards équivoques un peu de popularité !

Quelques-uns d'entre eux, après un passé honoré ou heureux, pouvaient vieillir, assistant tranquilles et respectés à notre résurrection nationale, saluant cette révolution dont l'aube eut éclairé le soir de leur vie. Ils pouvaient être des Wasington; ile ont préféré être des Géronte.

Les autres sont jeunes. Ils pouvaient se tailler des rôles de Danton et d'Isuard dans le drame solennel et paisible, sans violence et sans larmes, qui commence avec le printemps de 1871. Ils ont préféré, ces jeunes, être des Bailly et des Lafayette vieux.

Ils pouvaient parler à la foule la langue audacieuse des tribunes, fière des libérateurs, juridique des magistrats, être des hommes, défendre les droits de la presse mutilée par un soudard sénateur, les droits de la garde civique et de la cité outragés par la tentative nocturne des généraux policiers, et les affiches grotesques et calomnieuses d'un avocat ventru. Ils ont préféré troubler l'esprit des braves bourgeois par le légalisme menteur de leurs proclamotions et par des promessas équivoques aussi outrageantes pour le bon sens du pays que pour la moralité publique.

Ils pouvaient, avec leur écharpe tricolore, arrêter devant la liberté inviolable l'attentat gouvernemental, écarter les dangers de la guerre civile, et faire du symbole de l'unité nationale celui de l'indépendance urbaine et de la liberté dans l'union.

Ils ont préféré vendre au gouvernement, comme la peau de l'ours, les canons qu'ils n'osaient prendre, mettre aux mains des soldats, embauchés sournoisement, pour qu'ils tirent sur la garde nationale de Paris le fusil dont les troupiers avaient levé la crosse en signe de pacification universelle, et, par des excitations bourgeoises et des sophismes parlementaires, pour quelques misérables questions de vanité ou de légalité, provoquer une irréparable et sanglante dissention.

A peine ont-ils un passé; et déjà ils ont su le répudier. Ils étaient pour le peuple une espérance, et ils n'ont pas cru eux-même en l'espérance du peuple. Que dire de ceux qui étaient sortis du prolétariat, qui devaient le représenter, le défendre, parler en son nom, révéler son idée, affirmer son droit et qui, à la premibre alerte, ont déserté son drapeau, renié sa foi, insulté les premiers sa revendication qu'ils ont appelée « l'émeute ! » Ils savaient, ceux-là, que le peuple pardonne et que la réaction ne pardonne pas. Ils ont pris parti contre la clémence.

Aujourd'hui que « l'émeute » triomphe, ils veulent pactiser avec elle. Aujourd'hui qu'ils ne peuvent ni par l'intrigue parlementaire, ni par la force militaire, amener l'avortement de l'idée communale qu'ils outrageaient hier dans leurs conférences à Versailles et dans leurs affiches à Paris, ils viennent offrir leurs services pour fonder, organiser et défendre cette Commune, qu'ils ont méconnue et insultée, contre laquelle ils ont conspiré, et qu'ils ne songent qu'à étrangler traîtreusement pour en livrer le cadavre à la réaction et se partager avec elle les lambeaux de sa robe rouge.

Qu'ils se décernent des brevets de civisme et qu'ils soient assez oublieux pour ne pas se rappeler le lendemain ce qu'ils ont fait la veille ; le peuple, lui, se souviendra cette fois, et ne leur décernera pas de mandat.

Ils ont prononcé eux-mêmes plus que leur déchéance, — et un hasard de vote, erreur ou surprise, les fit-il encore surgir leurs noms de l'urne, comme hommes politique ils sont morts.

Ils n'ont pas voulu de la Révolution, la Révolution ne veut pas d'eux.

PIERRE DENIS.

ÉLECTIONS

Physionomie générale des Arrondissements

(11 h. du soir)

Premier arrondissement.— Peu d'empressement à voter. On voit sur les murs les seuls noms des membres de la municipalités actuelle : Méline, Adam, Rochat.

Deuxième arrondissement.—Quartier Saint-Denis, affluence d'électeurs.

Troisième arrondissement. — Peu d'abstentions. Beaucoup d'affiches. Cleray, Demay et Ant. Arnaud ont des chances.

Quatrième arrondissement. — Peu d'abstentions.

Cinquième arrondissement. — Beaucoup de votants.

Sixième arrondissement. — Beaucoup de votants.

Septième arrondissement. — Peu d'empressement.

Huitième arrondissement. — Peu d'empressement.

Neuvième arrondissement. — Beaucoup d'électeurs à la mairie Drouot.

Dixième arrondissement.— Empressement à voter. D'après les listes diverses, on peut supposer que Félix Pyat, Gambon, Henri Fortuné, Mortier, ont des chances.

Onzième arrondissement.—Affluence rue d'Angoulême.

Douzième arrondissement. — Peu d'empressement.

Treizième arrondissement. — Peu d'abstentions. Léo Melliet et Duval ont des chances.

Quatorzième arrondissement. — Affluence à la mairie.

Quinzième arrondissement. — Affluence à la mairie.

Seizième arrondissement. — Pas de candidats opposés au membres de la municipalité actuelle. Peu d'empressement.

Dix-septième arrondissement. — Afflence d'électeurs à toutes les sections. Varlin a des chances.

Dix-huitième arrondissement. — Blanqui.

Dix-neuvième arrondissement.— Oudet.

Vingtième arrondissement. — Blanqui, Bergeret, Flourens, Ranvier.

Tout est calme.

NOUVELLES

Le Comité a voté d'urgence, à l'unanimité, la mise en liberté, non-seulement du général Chanzy, mais également du général Langourian.

⁂

Le citoyen Gambon, représentant de la Seine, avait quitté Paris, chargé d'une mission auprès de Garibaldi. Il a été arrêté à Bonifacio, en Corse, au moment où il allait s'embarquer pour Caprera.

⁂

M. le vice-amiral Saisset vient d'adresser au colonel Trèves, de la garde nationale, la note suivante :

« J'ai l'honneur d'informer MM. les chefs « de corps, officiers, sous-officiers et gardes « nationaux de la Seine, que je les autorise à « rentrer dans leurs foyers à dater du samedi « 25, 7 heures du soir.

« Le vice-amiral commandant en chef la « garde nationale de la Seine.

« Signé : SAISSET. »

L'amiral Saisset est parti ensuite de Paris à pied. Pour ne pas être reconnu, il avait mis des lunettes et tenait à la main un numéro du *Rappel*.

Elle est bien bonne, n'est-ce pas ?

⁂

Le duc d'Aumale est arrivé à Versailles.

C'est là ce qui avait donné lieu au bruit qui a couru hier de la nomination du duc d'Aumale comme régent du royaume, et dont nous nous étions fait l'écho, *sous toutes réserves*.

⁂

On annonce pour jeudi ou pour dimanche les élections de la garde nationale.

Le citoyen Mangold, commissaire de police aux Ternes, a mis en saisie 57 wagons à destination de Versailles, service de l'intendance.

40 wagons étaient remplis de fourrages.
4 » biscuits de Reims;
4 » vins fins;
1 » liqueurs fines *provenant des dons anglais*.
8 wagons fromages et légumes secs de toutes sortes.

Une quantité énorme de sacs de blé, farine, café en gare.

Ils vont bien les ruraux de l'Assemblée, ils ont voté la paix à outrance, et s'octroieut pour leur peine les liqueurs fines des dons anglais.

⁂

Nous avons l'assurance que le glorieux gouvernement de la capitulation a rétabli, en même temps que le service des postes, l'usage du cabinet noir. Ce cabinet est aujourd'hui transféré à Versailles. La province et l'étranger ne reçoivent de Paris que les nouvelles qu'il convient à l'ex-gouvernement d'y laisser passer. A Londres, on ne reçoit d'autres journaux que *Paris-Journal*, les *Débats* et autres gazettes plus ou moins rurales. Les Londoniens se creusent vainement la tête pour tirer quelque lumière sur la véritable situation de Paris.

⁂

Le cours de la justice est suspendu par les événements qui viennent d'avoir lieu. Les chambres de la cour d'appel et du tribunal civil n'ont pas tenu audience hier : nous croyons savoir qu'aujourd'hui non plus nos magistrats ne se réuniront pas.

⁂

Les habitants de Boulogne, fatigués de payer un impôt forcé de dix centimes pendant la semaine et de vingt-cinq centimes le dimanche pour traverser le pont de bateaux qui relie Boulogne et Saint-Cloud, ont voulu hier rétablir l'ancien pont.

Ils avaient même commencé les travaux, lorsque l'autorité militaire est venue donner l'ordre de les interrompre.

Ont-ils peur, les ruraux de Versailles ?

LES DÉPÊCHES OUBLIÉES

Le gouvernement des coups d'Etat Vinoya, dans sa précipitation honteuse à s'éclipser devant le soulèvement du peuple, oublié dans les cartons des divers ministères une série de dépêches tristement curieuses.

Il y a là dans ces dépêches officielles, la preuve irréfutable de la misérable conspiration clérico-monarchique commencée à Bordeaux par le démembrement de la patrie.

Il y a là une série de sales aveux, de honteuses combinaisons qui font mal au cœur, venant même de ce quatuor sinistre : Favre, Simon, Fery et Thiers...

Quelle boue !.. Et quelles infamies !...

Certes, nous sommes faits à ces turpitudes... et, certes, ces turpitudes sont chose trop vieille pour y revenir... Il nous faut cependant, au nom de la garde nationale de Paris, qui a si vaillamment payé à la patrie sa dette de sang, il nous faut clouer au pilori une phrase infâme,.., échappée, en une heure de folie, à la plume d'un général ministre...

M. le général Le Flô a osé dire : « J'ESPÈRE QUE LES BONS BATAILLONS DE LA GARDE NATIONALE SAURONT DÉFENDRE LEURS FOYERS ET LEUR FORTUNE, MENACÉS PAR LES LACHES QUI REFUSAIENT D'ALLER AU FEU PENDANT LE SIÈGE. »

Allons ! au pilori, M. Le Flô !...

Tous les mêmes, ces vendeurs de patrie !...

CASIMIR BOUIS.

NOUVELLES DE MARSEILLE

Le 23, à 10 heures du matin, l'amiral-préfet provoque une manifestation de la garde nationale en faveur du gouvernement de Versailles.

C'est une contre-manifestation qui accourt au bruit du rappel.

Les comités et clubs sont en permanence ; les magasins se ferment. Toutes les troupes se joignent à la garde nationale.

Cris : « *Vive Paris ! à bas Versailles ! vive la République !* »

La préfecture est fermée et fortement grrdée à l'intérieur.

Les gardes nationaux la cernent. On parlemente. On arrête, à sa sortie, un officier de l'armée active et on le force à rentrer.

Les sentinelles de la préfecture abandonnent leur poste.

Le général de division est gardé à vue, ainsi que le maire et le préfet.

Les divers postes de la ville ont été ensuite occupés par les adhérents au Comité central de Paris.

Le soir, vers sept heures, M. Gaston Crémieux a proclamé d'une fenêtre de la préfecture, la Commune républicaine, ainsi que le nom des membres qui la composent.

Des délégués sont envoyés à Paris pour mettre la Commune républicaine de Marseille en communication avec le Comité central.

M. G. Crémieux a convoqué les citoyens à se grouper, en armes, autour de la préfecture, pendant la nuit.

Il a fait appel au calme et à la modération des citoyens, et déclaré que Bordeaux, Lyon, Saint-Etienne et le Creuzot ont proclamé, comme Marseille, la Commune républicaine.

La proclamation suivante a été affichée :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Liberté, Egalité, Fraternité

PRÉFECTURE DES BOUCHES-DU-RHONE

Commission départementale provisoire aux habitants de Marseille et du département des Bouches-du-Rhône.

Citoyens,

Une collision sanglante allait éclater parmi nous. La guerre civile était prête à sortir des circulaires et des provocations irritantes qu'un pouvoir aveugle lançait comme un défi aux grandes cités françaises.

Nous sommes intervenus,

Grâce à l'union de tous les groupes républicains, nous avons vu se dissiper le malentendu qui menaçait d'armer les uns contre les autres, dans une lutte fratricide, ajoutée à tant d'autres désastres, les soldats d'une même cause.

Nous avons parlé d'apaisement, de conciliation, — Marseille a réponpu à notre appel par une manifestation imposante. Il n'a pas été versé une seule goutte de sang — on espérait nous diviser en deux camps, Marseille a été unanime à déclarer qu'elle soutiendrait le gouvernement républicain régulièrement constitué qui siégerait dans la capitale.

Et, par là, nous avons tous ensemble affirmé du même coup notre amour pour la République, notre sympathie pour l'héroïque capitale martyre qui, à elle seule, aurait sauvé notre patrie, si notre patrie avait dû être sauvée.

Après avoir échappé au danger, à force de patriotisme et de sagesse, Marseille ne pouvait plus avoir confiance dans l'administration préfectorale.

L'opinion publique exigeait une satisfaction.

Le conseil municipal, avec le concours de tous les groupes républicains de la cité, a dû instituer une commission départementale, chargée d'administrer provisoirement le département des Bouches-du-Rhône et la ville de Marseille.

Les membres de cette commission provisoire se sont mis immédiatement à l'œuvre. [illegible]nt sur votre concours et sur votre confiance.

[illegible] avec nous l'ordre dans la cité, retournez paisiblement à vos travaux; que le commerce et que l'industrie reprennent promptement l'essor pacifique qui doit contribuer au relèvement de notre patrie.

Nous veillerons jour et nuit sur la République, jusqu'à ce qu'une autorité nouvelle, émanée d'un gouvernement régulier, siégeant à Paris, vienne nous relever de nos fonctions.

Vive Paris !
Vive la République !
Marseille, le 23 mars 1871.

Les membres de la commission départementale provisoire du département des Bouches-du-Rhône.

Gaston Crémieux, Etienne père, Job, Bosc, David, Desservy, Sidore, conseillers municipaux ; Maviel, Allerini, Guellard, Bartbelet, Emile Bouchet, Castoux.

LES ÉVÉNEMENTS DE LYON

Le *Progrès* de Lyon nous apporte le récit suivant des événements qui se sont produits à Lyon dans les journées des 23 et 24 mars :

Nous avons parcouru, dans la soirée d'hier, les différents quartiers de la ville pour nous rendre un compte exact de la situation.

Nous avons commencé notre journée par le 6e arrondissement.

La physionomie de cet arrondissement est des plus satisfaisantes : pas trace de désordre, pas de groupes, aucun déploiement de force armée; le Palais de justice est, comme en temps ordinaire, gardé par un poste de gardes nationaux.

Mais, sur l'autre rive de la Saône, dans le quartier de Perrache, nous voyons qu'il a été pris des mesures militaires sérieuses.

Aux angles de toutes les rues qui convergent vers l'Arsenal, on a placé des cavaliers en vedette. On a voulu mettre l'arsenal à l'abri de toute surprise.

Aux abords de la gare de Perrache, il y a toute une petite armée : des chasseurs, des lanciers, des cuirassiers, bivouaquent sur le Cours du Midi.

Les barraques, occupées il y a quelques jours par le bétail, sont remplies de chevaux et de soldats; tous les chevaux n'ont pu même être contenus dans les barraques, et il y en a qui sont attachés au piquet absolument comme au bivouac en campagne. Les

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Document : *Le Cri du Peuple,* quotidien paru sous la Commune de Paris. Il est considéré comme l'un des principaux journaux révolutionnaires, et l'un des plus populaires.
Rédacteur en chef : Jules Vallès. Numéro du mardi 28 mars 1871.

© France Mémoire 2021

Texte : *Le 18 mars 1871, le peuple de Paris s'est soulevé contre le gouvernement et s'est emparé du pouvoir. C'est Jacques Vingtras, rédacteur en chef du journal Le Cri du peuple, qui raconte.*

Le Cri du peuple a reparu.[1]

« Demandez Le Cri du peuple par Jacques Vingtras ! »

Il est deux heures de l'après-midi, et déjà quatre-vingt mille pages se sont envolées de l'imprimerie sur cette place et sur les faubourgs.

« Demandez Le Cri du peuple par Jacques Vingtras ! »

On n'entend que cela, et le marchand n'y peut suffire.

« Voulez-vous mon dernier, citoyen ?... Pour vous, ce sera deux sous, fait-il en riant : vrai, ça les vaut !

– Voyons ! »

26 mars [2]

« Quelle journée !

« Ce soleil tiède et clair qui dore la gueule des canons, cette odeur de bouquets, le frisson des drapeaux, le murmure de cette révolution qui passe, tranquille et belle comme une rivière bleue ; ces tressaillements, ces lueurs, ces fanfares de cuivre, ces reflets de bronze, ces flambées d'espoir, ce parfum d'honneur, il y a là de quoi griser d'orgueil et de joie l'armée victorieuse des républicains.

« O grand Paris !

« Lâches que nous étions, nous parlions déjà de te quitter et de nous éloigner de tes faubourgs qu'on croyait morts !

« Pardon ! patrie de l'honneur, cité du salut, bivouac de la Révolution !

« Quoi qu'il arrive, dussions-nous être de nouveau vaincus et mourir demain, notre génération est consolée ! Nous sommes payés de vingt ans de défaites et d'angoisses[3].

« Clairons ! sonnez dans le vent ! Tambours ! battez aux champs !

« Embrasse-moi, camarade, qui as comme moi les cheveux gris ! Et toi, marmot, qui joues aux billes derrière la barricade, viens que je t'embrasse aussi !

« Le 18 mars te l'a sauvé belle, gamin ! Tu pouvais, comme nous, grandir dans le brouillard, patauger dans la boue, rouler dans le sang, crever de honte, avoir l'indicible douleur des déshonorés !

« C'est fini !

« Nous avons saigné et pleuré pour toi. Tu recueilleras notre héritage.

« Fils des désespérés, tu seras un homme libre ! »

J'ai du bonheur pour mon argent ! Par-dessus mon épaule, un ou deux fédérés[4] essaient de lire, en disant d'un air entendu :

« Il a tout de même le fil[5] , ce sacré Vingtras ! Vous ne trouvez pas, citoyen ? »

Je ressens une ivresse profonde, perdu dans cette multitude qui me jette aux oreilles tout ce qu'elle pense de moi.

Ma réserve, quand on frappe sur le journal en disant : « Est-ce tapé ! là, voyons ?... » me vaut même de la part des enthousiastes qui me trouvent tiède, des moues de colère, et aussi des bourrades sournoises – qui me cassent les côtes, mais me rapiècent le cœur.

Il me semble qu'il n'est plus à moi, ce cœur qu'ont écorché tant de laides blessures, et que c'est l'âme même de la foule qui maintenant emplit et gonfle ma poitrine.

Jules Vallès, *L'Insurgé,* chapitre 26 (1885)

[1] Le journal avait été interdit à cause de ses positions anti-gouvernementales.

[2] Le 26 mars est le jour des élections municipales organisées par le Comité central révolutionnaire

[3] En 1851, 20 ans plus tôt, Louis-Napoléon Bonaparte a mis fin à la IIème République et restauré l'Empire par un coup d'État.

[4] Le mot « fédéré » désigne ici un soldat de la révolution.

[5] Avoir le fil : expression populaire qui signifie « avoir l'art de dire des mots qui frappent ».

© France Mémoire 2021